

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 50

Artikel: Le Juif-Errand à l'Académie
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184446>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

petits crevés, puis *petit crevé* tout court. Le mot passa naturellement à d'autres.

« Il ne faut pas oublier, dit M. Roqueplan, que le *petit crevé* est bête, qu'il parle argot, siffle des airs de la *Vie parisienne* ou des fanfares, pour faire croire qu'il chasse à courre. Sa conversation ne vaut pas celle d'un domestique ordinaire. A l'âge de vingt-cinq ans, le *petit crevé*, qui a usé et abusé de la vie, perd ses cheveux ; mais il persiste à faire sa raié comme on jalonne sur un terrain vague.

Citons encore la fin d'une pièce de vers que consacrait, tout dernièrement, le *Journal de l'Yonne* à cette jeunesse efféminée :

Quelle ménagerie ! Hélas tout dégénère,
Car voici les *petits crevés* !...
O grêles chevaliers de la triste figure,
Quel air piteux et minaudier !
Vous tiendriez au moins cinq ou six dans l'armure
Du roi-géant François Premier !
Un des robustes preux de notre vieille France
Qui brisaient le fer sous leurs coups,
Eut jadis embroché, du fer seul de sa lance,
Une douzaine d'entre vous...
Que l'Europe aujourd'hui d'un bruit d'armes s'effraie.
Vous, citoyens de Lilliput,
Vestons courts, vous songez à dessiner la raié
Qui partage votre occiput.

Le Juif-Errant à l'Académie.

Qui l'aurait cru ? A force de parcourir le monde, le Juif-Errant est arrivé jusqu'à l'académie des inscriptions et belles-lettres. Et, à quelle occasion, s'il vous plaît ? A propos d'un travail d'un orientaliste distingué, M. Ch. Schœbel, sur l'interprétation de la légende d'Ahasvérus, que M. Renan a présenté à ce corps savant dans sa séance du 6 de ce mois.

Bien que célèbre, cette légende n'est pas aussi ancienne qu'on pourrait le supposer, elle ne s'est répandue en Europe que depuis le seizième siècle. Crée sans doute en Orient dans la primitive Eglise, c'est en Allemagne qu'elle commença à se produire. De Hambourg, où le Juif-Errant apparut, d'après la croyance populaire, un jour d'hiver de 1547, la légende se répandit vite et partout.

En 1610, Rodolphe Boutrays, avocat au Parlement de Paris, constatait en effet que de tous côtés, en Europe, il était question du Juif-Errant ; on prétendait l'avoir vu passer dans toutes les grandes villes, depuis Moscou jusqu'à Madrid. On y croyait en tout pays, sauf peut-être en Italie. Cependant à Paris, bien que quelques personnes soutinssent l'avoir vu en 1604, le Juif-Errant ne put pas non plus s'accorder. Une complainte se fit jour à Bordeaux, en 1609, qui célèbre l'origine et la destinée de cet être mystérieux.

Le récit qui a principalement contribué à constituer la légende est dans la *Grande Chronique* de Mathieu Pâris. D'après cet écrivain, un archevêque de la Grande-Arménie vint, en 1228, en Angleterre, et, pendant son séjour au monastère de St-Alban, on l'interrogea sur le fameux Joseph, qui, présent à la passion, avait parlé à Jésus et vivait encore en *témoignage de la foi chrétienne*.

L'archevêque ne répondit pas à la question, mais un chevalier d'Antioche qui lui servait d'interprète, dit en langue française :

« Joseph a mangé un jour à la table de Monseigneur et lui a raconté que Jésus-Christ ayant été saisi par les Juifs et conduit devant Pilate, comme on l'entraînait hors du prétoire, il fut insulté par le portier du gouverneur romain, Cartaphile. Celui-ci frappa le divin maître d'un coup de poing dans le dos et lui dit d'un ton railleur : — Va donc plus vite, qu'attends-tu ? — Jésus se retourna et le regarda d'un œil sévère lui répliqua : — Je vais et tu attendras mon retour. »

Un évêque flamand, Philippe Mouskès, qui vivait au treizième siècle, fut le premier à rapporter cette fable en y ajoutant ce détail que depuis lors Cartaphile s'est vu condamné à marcher, à marcher toujours. Mais il n'est encore nullement question pour Mouskès du Juif-Errant. Celui-ci n'apparaît, d'après la complainte de Bordeaux, qu'en 1542, et voici dans quelle circonstance :

Un dimanche, au sermon, à Hambourg, Paul de Eitzen, docteur en théologie, et depuis évêque de Schleswig, aperçut vis-à-vis de la chaire du prédicateur un homme de haute taille, ayant de longs cheveux qui lui pendaient sur les épaules, et qui, à chaque fois que le prédicateur prononçait le nom de Jésus, s'inclinait, se frappait la poitrine et soupirait profondément. Il était vêtu de chausses à la manière qui lui allaient jusqu'aux pieds qu'il avait nus, d'une jupe qui descendait jusqu'aux genoux et d'un long manteau. Il paraissait âgé de cinquante ans.

Paul de Eitzen dit avoir appris de lui qu'il était Juif de nation, qu'il s'appelait Ahasvérus et était cordonnier de son état. Il affirmait avoir assisté à la passion et rapportait de l'événement certaines particularités que les évangélistes et les historiens ne mentionnent pas. Il s'accusait d'avoir frappé le Sauveur pour hâter sa marche. Alors Jésus le regarda fixement et lui dit ces paroles : — « Je m'arrêterai pour me reposer, et toi tu marcheras. »

Ainsi disparaît Cartaphile, pour faire place au cordonnier Ahasvérus. En 1668, un théologien, Martin Droscher, dans une dissertation, établit la distinction originelle des deux personnages qui, dès lors, n'en formèrent plus qu'un, condamné à courir le monde jusqu'à la consommation des siècles. Le Juif-Errant n'est pas uniquement cordonnier, la légende lui attribue aussi l'état de charpentier.

En 1640, deux bourgeois de Bruxelles firent la rencontre du Juif dans la forêt de Soignes. En 1774, on le vit de nouveau à Bruxelles. Seulement, en Belgique, la légende ne parle ni de Cartaphile, ni de Ahasvérus, mais d'un certain Isaac Laquedem, qui avait déjà paru en 1604 à Beauvais et que Louvet déclare avoir vu lui-même :

« L'on disait bien, dit-il, que c'estoit le Juif-Errant, mais néanmoins on ne s'arrestoit pas beaucoup à luy, tant parce qu'il estoit simplement vêtu qu'à cause qu'on l'estimait un conteur de fables, n'estant pas croyable qu'il fust au monde depuis ce temps-là. »

Ce récit, analogue à celui de Paul Eitzen, et à celui des rencontres qui eurent lieu soit à Bruxelles, soit dans la forêt de Soignes, soit dans les plaines de la Champagne, fait voir comment l'impulsion étant donnée par la Chronique de Mathieu Pâris, la légende s'est constituée et développée sous l'influence du merveilleux et grâce à la crédulité populaire.

Voilà, en résumé, ce qui a été dit par Schœbel. L'histoire du Juif-Errant est une fable ; mais elle a eu les honneurs d'une séance à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. C'est sans contredit, beaucoup plus qu'elle ne méritait.

(*Petit Marseillais.*)

Noutron vilho comis.

Ma fâi l'est z'u moo, cé brâvo comis, mâ tot pârâi respet por li, kâ quand bin n'avâi pas étâ recordâ pê l'académi, l'espliquâvè pardié mî l'exerciço què ti cllião traina-dagua d'adon.

C'étai onco dein lo bon vilho teimps, iô n'avâi pas tant dè cllião z'écoles centrales, dè cllião cours dè répétitions et dè cllião camps des pommes de terre, iô on vo poli on sa dè fromeint d'on part dè dzo. On passâvè bin on écoûla s'on vâo, quand l'est qu'on étai recrutâ, mâ on l'ai s'escormantsivè pas tant et on iadzo qu'on étai revenu, n'ivâi pas fauta dè tant corrè lo mondo ; on allâvè à l'avant-revua,